

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

MARITIMES
*Une histoire
méditerranéenne*

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Un jardin en Australie

SYLVIE TANETTE

MARITIMES

Une histoire méditerranéenne

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Grasset & Fasquelle,
2021.

© 2022, Voir de Près pour la
présente édition.

ISBN 978-2-37828-389-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À S.

Ce matin je suis allé marcher.

Maintenant que je suis vieux, je ne pars presque plus en mer, j'ai laissé ma barque à mes fils et ce sont eux qui vont relever les filets chaque jour. Alors j'ai du temps, et souvent j'en profite pour faire un grand tour sur le sentier au-dessus des criques, jusqu'à l'extrémité de l'île. Jusqu'au promontoire appelé Le Voile de la mariée.

C'est le nom que nous donnons à cet endroit qui surplombe la falaise et la mer. Comme d'habitude quand je vais là-bas, j'ai pris

soin de nettoyer le petit autel de sainte Michaëla. J'ai enlevé des toiles d'araignée, des brindilles. Quelqu'un avait déposé un bouquet sur le rebord cimenté. Les vieilles femmes du village s'occupent à tour de rôle de fleurir le lieu.

En fin d'après-midi, après ma sieste, il fera moins chaud. Je prendrai le chemin qui va vers l'arrière de l'île, j'irai jeter un coup d'œil aux ruines de la maison de Benjamin. Nous sommes à la fin de l'été et des touristes sont sûrement passés par là, ces dernières semaines. J'irai ramasser les papiers de bonbons qui doivent traîner dans les fourrés. Je me reposerai un moment sous

le caroubier et puis je redescendrai tout doucement au village.

Notre île est une miette dans la Méditerranée. Des rochers et des criques, quelques kilomètres de collines, des oliveraies à moitié abandonnées, le village blanc comme de la craie avec son petit port et ses barques. Autour, la mer à perte de vue nous protège. Nous, les pêcheurs, nous la connaissons par cœur. Les poissons qui se faufilent entre les rochers, les méduses, les murènes en embuscade, nous pouvons dire quel est le caractère de chacun de ces animaux marins car depuis toujours nous vivons avec eux.

Et voilà tout ce qui reste de l'endroit où Benjamin avait choisi de vivre : loin du village, sur l'arrière de l'île, quatre murs de pierres sèches à moitié écroulés et envahis par les ronces. À l'époque il y avait une maison toute simple, rustique, très ancienne. Elle donnait l'impression d'être posée sur les rochers au-dessus de la mer. Aujourd'hui encore le vieux caroubier continue à lui faire de l'ombre.

Je peux imaginer Benjamin à peine réveillé, ouvrant le matin sa porte en grand face au soleil. La

maison comptait une seule pièce et peu de meubles, juste une table avec des chaises, un lit, un buffet. Il balayait le sol et allait s'installer un moment dehors, le temps de boire son café. Ensuite il descendait sur le port et travaillait toute la journée avec nous. Il devait être impatient de nous rejoindre mais je sais qu'il aimait prendre un petit moment pour s'asseoir devant chez lui et regarder la mer. Un jour il m'avait demandé si le caroubier existait avant la construction de la maison ou si quelqu'un l'avait planté plus tard et je n'avais pas su répondre. J'avais ri et je lui avais dit : tu sais Benjamin, moi je suis un homme simple et je ne me pose pas ce genre

de questions. Il avait ri aussi : « Il faut toujours se poser des questions. » Benjamin s'est occupé de cet arbre et de cette maison avec respect, et après lui plus personne n'a habité là.

Dans le village nous n'avons jamais su grand-chose de Benjamin. Un matin nous avons vu ce garçon à l'allure de dieu grec descendre du bateau-navette, voilà tout. À l'époque il n'y avait qu'une liaison par semaine avec le continent. Le bateau stationnait quelques heures à quai, le temps pour l'équipage de débarquer le chargement, aller déjeuner, prendre des nouvelles de l'île, empiler sur le pont les bocaux d'anchois que les femmes avaient

préparés dans la semaine pour la conserverie, puis tout le monde remontait à bord, un ou deux villageois aussi qui devaient rejoindre le continent pour une affaire ou une autre, et le bateau repartait vers la lointaine rive d'en face que nous pouvons apercevoir par temps clair.

Sur l'île nous avons toujours eu à cœur d'accueillir un inconnu qui d'aventure descend du bateau, Benjamin n'était pas le premier. Pourtant, dès l'instant où il a posé un pied ici il est devenu un cas particulier.

Il était spontanément entré dans le café du port. Occupés à siroter au comptoir un petit verre de myrte bien froide, nous l'avons sans un

mot regardé s'asseoir dans un coin de la salle. Il avait demandé la même chose. Comme si c'était naturel, un homme venant sur une île pour boire un remontant. Certes les quelques habitués et le patron lui-même avaient noté l'accent bizarre de Benjamin quand il avait parlé. Mais moi je dis : un accent qui n'en a pas ?

En fin d'après-midi, le bateau était reparti et Benjamin était resté. Il faut se remettre dans l'ambiance de cette époque difficile. Chacun savait ce qui se passait sur le continent, le pays était empêtré dans la dictature, aussi par prudence nous avons décidé de ne poser aucune question à cet inconnu que la mer nous

avait envoyé. Benjamin à travers les fenêtres du café avait regardé le bateau s'éloigner. Je me trouvais là, je me souviens.

Nous ne lui avons posé aucune question mais son arrivée a été commentée d'un bout à l'autre du village. À l'époque, le tourisme n'existait pas. Les rares étrangers à séjourner parfois sur l'île étaient en général des descendants d'émigrés – et encore, dans ces années-là nous n'en avons pas beaucoup vu. Aujourd'hui ils doivent être nombreux, éparpillés sur la surface de la Terre. Je me demande s'il serait possible de les compter.

C'est compliqué l'émigration. Ces